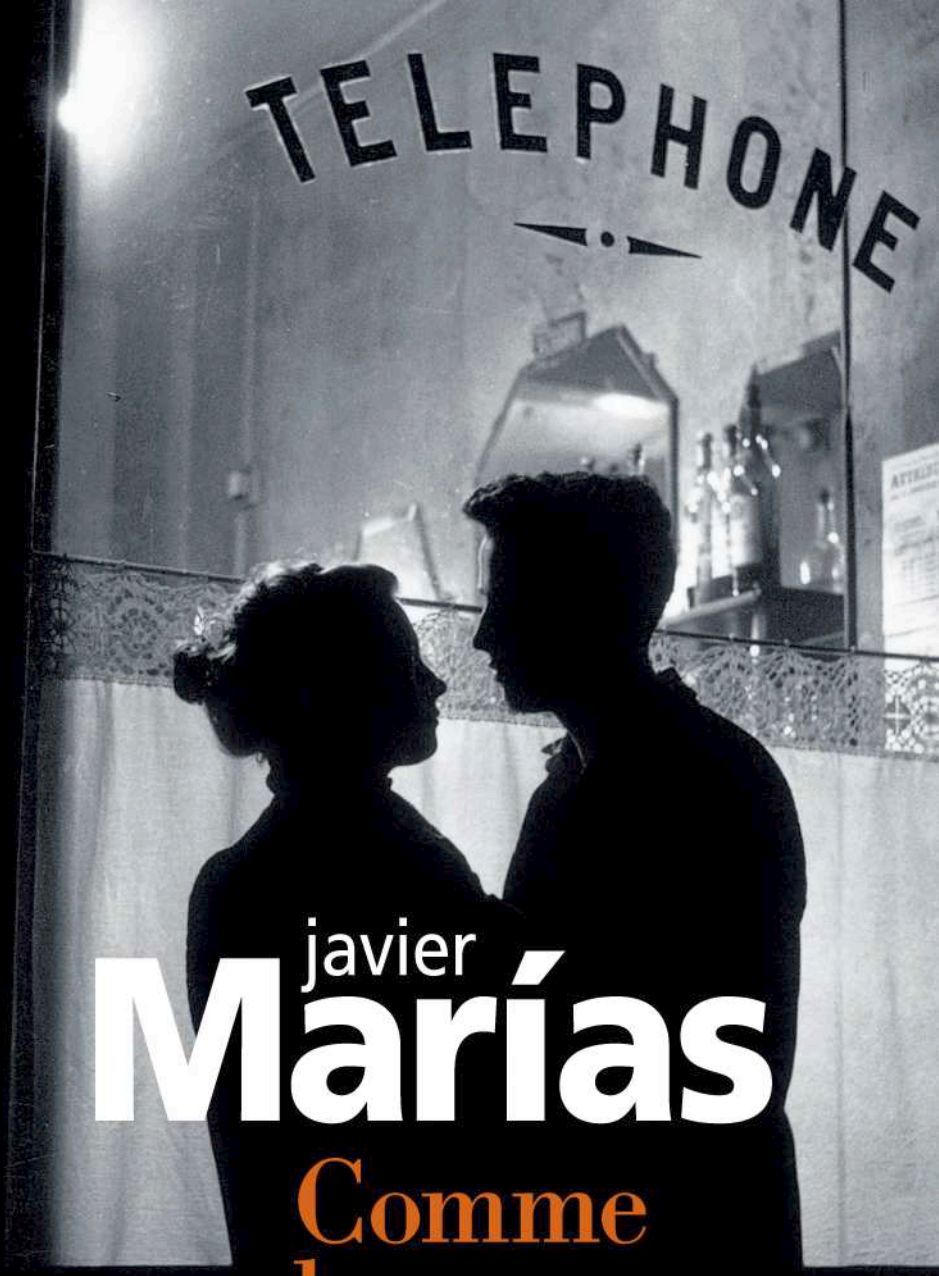



javier

# Marías

# Comme les amours

roman

Gallimard

Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

TON VISAGE DEMAIN / I. FIÈVRE ET LANCE
TON VISAGE DEMAIN / II. DANSE ET RÊVE
TON VISAGE DEMAIN / III. POISON ET OMBRE ET ADIEU
LITTÉRATURE ET FANTÔME
DEMAIN DANS LA BATAILLE PENSE À MOI
CE QUE DIT LE MAJORDOME
UN CŒUR SI BLANC
LE ROMAN D'OXFORD
L'HOMME SENTIMENTAL

*Aux Éditions Rivages*

DANS LE DOS NOIR DU TEMPS
QUAND J'ÉTAIS MORTEL
VIES ÉCRITES

Extrait de la publication

*Du monde entier*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

JAVIER MARÍAS

# COMME LES AMOURS

roman

*Traduit de l'espagnol*
*par Anne-Marie Geninet*

nrf

GALLIMARD

*Titre original :*

LOS ENAMORAMIENTOS

*© Javier Marías, 2011.*
*Édition originale publiée par Alfaguara, Espagne, 2011.*
*Ouvrage publié en accord avec*
*Casanovas & Lynch Agencia Literaria S.L.*
*© Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.*

*À Mercedes López-Ballesteros,*
*pour les visites qu'elle me rend*
*et les histoires qu'elle me raconte.*

*Et à Carme López Mercader,*
*qui rit toujours à mon oreille*
*et qui m'écoute encore.*

Extrait de la publication

# I

Extrait de la publication

Extrait de la publication

La dernière fois que je vis Miguel Desvern ou Deverne fut aussi la dernière fois que sa femme Luisa le vit, ce qui n'en est pas moins étrange, peut-être même injuste, puisque c'était elle sa femme, et moi en revanche une inconnue qui n'avait jamais échangé avec lui le moindre mot. Je ne savais même pas son nom, je ne le sus que trop tard, quand sa photo parut dans le journal, poignardé, dépoitraillé, et sur le point d'être un mort, s'il ne l'était déjà à sa propre conscience absente qui jamais plus ne lui revint : la dernière chose qu'il dut comprendre fut qu'on le poignardait par erreur, sans raison, c'est-à-dire bêtement, un coup après l'autre, encore et encore, sans lui laisser une chance, avec la volonté de le rayer du monde et de l'expulser sans délai de la surface de la terre, là-bas et à ce moment-là. Je ne le sus que trop tard, mais trop tard pour quoi, je me le demande. À vrai dire, je l'ignore. Seulement quand quelqu'un meurt, on pense que désormais il est trop tard pour tout et pour n'importe quoi — plus encore pour l'attendre —, et on se contente de le porter manquant. Ainsi en va-t-il de nos proches, même s'il nous en coûte bien davantage et que nous les pleurons, que leur image nous accompagne chez nous et lorsque nous marchons dans la rue, et que nous croyons très longtemps que nous ne parviendrons pas à nous y faire. Cependant



Extrait de la publication

nous savons dès le début — dès l'instant où ils meurent — que nous ne devons plus compter sur eux, même pour les choses les plus insignifiantes, un banal coup de fil ou une question stupide (« Les clés de la voiture ne seraient-elles pas restées là-bas ? », « À quelle heure sortent les enfants, aujourd'hui ? »), pour rien. Rien, c'est rien. En fait, c'est incompréhensible, parce que cela suppose d'avoir des certitudes, ce qui est en désaccord avec notre nature : la certitude que quelqu'un ne va plus revenir, plus rien dire, plus jamais faire un pas — pour s'approcher ou s'écarter —, ni nous regarder, ni détourner le regard. Je ne sais comment nous y résistons, ni comment nous nous en tirons. Je ne sais comment nous oublions parfois, quand le temps s'est écoulé et nous a éloignés d'eux qui sont restés figés.

Cependant je l'avais vu de nombreux matins où je l'avais entendu rire et parler, presque chaque fois au cours de ces quelques années, de bonne heure, mais pas tant, car j'arrivais au travail avec un léger retard pour avoir l'occasion de me trouver un instant avec ce couple, pas avec l'homme seul — que l'on ne se méprenne pas — mais avec eux deux, c'étaient eux deux qui me faisaient du bien et me réjouissaient, avant d'entamer la journée. Ils étaient presque devenus comme une obligation. Toutefois, ce n'est pas le mot juste pour ce qui donne plaisir et quiétude. Peut-être alors comme une superstition, bien que pas cela non plus : je ne croyais pas davantage que ma journée se passerait mal si je ne partageais pas avec eux mon petit déjeuner, à distance cela va sans dire ; c'est seulement que je l'aurais commencée avec un moral plus bas ou moins d'optimisme sans la vision quotidienne qu'ils m'offraient, et qui était celle d'un monde en ordre, ou si l'on préfère en harmonie. En fait, celle d'un minuscule fragment du monde, que nous étions très peu à contempler, comme c'est le cas pour tout fragment ou toute vie, jusqu'à la plus exposée ou livrée au public. Je n'aimais pas m'enfermer des heures durant sans les avoir vus et



Extrait de la publication

observés, pas en cachette mais avec discrétion, pour rien au monde je n'aurais voulu les mettre mal à l'aise ou les déranger. Et il aurait été impardonnable de les faire fuir, outre que préjudiciable pour moi. J'étais réconfortée de respirer le même air, ou de faire partie de leur paysage matinal — une part inaperçue —, avant qu'ils ne se séparent jusqu'au repas suivant, probablement, sans doute le dîner, le plus souvent. Ce dernier jour où sa femme et moi le vîmes, ils ne purent dîner ensemble. Pas même déjeuner. Elle l'attendit vingt minutes assise à une table de restaurant, étonnée mais sans crainte, jusqu'à ce que le téléphone sonne et que son monde s'achève, et plus jamais elle ne l'attendit.

Extrait de la publication

Dès le premier jour il me sauta aux yeux qu'ils étaient mariés, lui proche de la cinquantaine et elle, avec quelques années de moins, ne devait pas encore avoir atteint la quarantaine. Ce qui me plaisait le plus chez eux c'était de voir comme ils étaient bien ensemble. À une heure où personne n'a envie de rien et moins encore de rire et de plaisanter, ils parlaient sans arrêt et s'amusaient et se stimulaient, comme s'ils venaient de se rencontrer ou même de faire connaissance, et non comme s'ils étaient sortis ensemble de chez eux, et avaient laissé les enfants à l'école, et s'étaient préparés en même temps — peut-être dans la même salle de bains —, et s'étaient réveillés dans le même lit et que la première chose que chacun d'eux avait vue était le visage escompté du conjoint, et tout cela jour après jour depuis un certain nombre d'années, car les enfants, qui les accompagnèrent à deux reprises, devaient avoir environ huit ans pour la fillette et quatre pour le petit garçon, qui était tout son père.

Ce dernier était vêtu d'une manière distinguée légèrement surannée, sans pour autant frôler le ridicule ou l'anachronisme. Je veux dire qu'il portait toujours un costume et des vêtements coordonnés, des chemises sur mesure, des cravates sobres et onéreuses, un fin mouchoir, qui

dépassait de la pochette de sa veste, des boutons de manchettes, des chaussures à lacets bien lustrées — noires ou en daim, ces dernières seulement sur la fin du printemps, quand il mettait des costumes clairs —, les mains soigneusement manucurées. En dépit de tout cela, il ne donnait pas l'impression d'un cadre présomptueux ou d'une personne outrageusement bon chic bon genre. Il avait plutôt l'air d'un homme dont l'éducation ne lui permettait pas de sortir dans la rue autrement vêtu, du moins les jours ouvrables ; cette façon de s'habiller semblait toute naturelle sur sa personne, comme si son père lui avait enseigné qu'à partir d'un certain âge c'était la seule qui convenait, indépendamment des modes qui naissent déjà passées et de notre époque déguenillée, qui ne le concernaient en rien. Il était si classique que je n'ai jamais découvert sur lui le moindre détail extravagant : il ne cherchait pas à se rendre original, bien qu'il le parût un peu finalement dans le contexte de cette cafétéria où je l'ai toujours vu et même dans celui de notre ville négligente. Cette impression de conformité à sa nature se voyait confortée par son caractère assurément cordial et enjoué, sans qu'il fût familier (il ne l'était pas envers les serveurs, par exemple, qu'il vouvoyait avec une amabilité désuète, sans tomber dans l'excès) : de fait, ses fréquents éclats de rire presque tapageurs attiraient un peu l'attention, bien que nullement gênants. Il savait rire, il riait fort, avec sincérité et sympathie cependant, jamais en flatteur ou dans une attitude d'approbation mais comme s'il répondait toujours à des choses qu'il trouvait vraiment drôles et elles étaient nombreuses, un homme généreux, disposé à percevoir l'aspect comique des situations, et à goûter les plaisanteries, du moins verbales. Peut-être était-ce sa femme qui l'amusait, en général, il est des personnes qui nous font rire sans y avoir pensé, elles y parviennent surtout par leur présence qui nous réjouit et il nous en faut peu alors pour nous

mettre à rire, il nous suffit de les voir, d'être en leur compagnie et de les écouter, même si elles ne disent rien d'extraordinaire ou qu'elles enchaînent résolument des blagues et des bêtises qui cependant finissent toutes par nous amuser. Ils semblaient être l'un pour l'autre l'une de ces personnes ; et bien qu'on les vît mari et femme, je n'ai jamais surpris chez eux un geste minaudier ou maniéré, ni un tant soit peu étudié, comme ceux de certains couples qui vivent ensemble depuis des années et qui sont fiers d'exhiber les amoureux qu'ils sont restés, comme un mérite qui les revalorise, ou une parure qui les embellit. C'était plutôt comme s'ils voulaient se rendre sympathiques et se plaire mutuellement dans l'éventualité d'être courtisés ; ou comme s'ils avaient l'un pour l'autre tant d'estime et d'attachement dès avant leur mariage, ou même avant d'être en couple, qu'en n'importe quelle circonstance ils se seraient choisis spontanément — non par devoir conjugal, par commodité, par habitude, ou même par loyauté — comme compagnon ou accompagnateur, ami, interlocuteur ou complice, avec l'assurance que, quoi qu'il en soit, ce qui se produirait ou qui leur arriverait, ou ce qu'il faudrait dire ou entendre, serait toujours moins intéressant ou moins amusant avec une tierce personne. Sans elle quant à lui, sans lui quant à elle. Il y avait là de la camaraderie, et surtout de la conviction.

Extrait de la publication

Miguel Desvern ou Deverne avait des traits fort aimables et une expression tendrement virile, ce qui le rendait de loin très attirant et me faisait l'imaginer d'un commerce irrésistible. Il est probable que j'aie d'abord fixé sur lui mon attention plutôt que sur Luisa, ou que ce soit lui qui m'ait obligée à la fixer aussi sur elle, puisque, si je vis souvent la femme sans son mari — il quittait avant elle la cafétéria et elle y restait presque toujours quelques minutes de plus, parfois seule, fumant une cigarette, parfois avec une ou deux collègues, des mamans de l'école, ou des amies, qui un matin ou l'autre se joignaient à eux au dernier moment, lorsqu'il était sur le point de s'en aller —, je ne pus jamais voir le mari sans sa femme près de lui. Pour moi, son image seule n'existe pas, il n'est qu'avec elle (ce fut l'une des raisons pour lesquelles je ne le reconnus pas au début dans le journal, parce que Luisa n'y était pas). Mais très vite ils se mirent tous les deux à m'intéresser, si c'est le verbe qui convient.

Desvern avait les cheveux courts, drus et très noirs, et des cheveux blancs seulement sur les tempes, que l'on devinait plus frisés qu'ailleurs (s'il s'était laissé pousser les pattes, qui sait si quelques boucles incongrues n'y seraient pas apparues). Son regard était vif, paisible et joyeux, avec une



Extrait de la publication

lueur candide ou puérile quand il écoutait, c'était celui d'un individu que la vie amuse en général, ou qui n'est pas disposé à la passer sans profiter des mille et un aspects drolatiques qu'elle recèle, jusque dans la difficulté et le malheur. Il est vrai qu'il avait eu sans doute très peu à en pâtir alors que c'est le destin le plus courant des hommes, ce qui devait l'aider à conserver ces yeux confiants et rieurs. Ils étaient gris et semblaient tout enregistrer comme si tout était novation, y compris tout ce qui se répétait d'insignifiant chaque jour, cette cafétéria du haut de la rue Príncipe de Vergara et ses serveurs, ma présence muette. Il avait une fossette au menton. Elle me faisait penser au dialogue d'un film dans lequel une actrice demandait à Robert Mitchum, à Cary Grant ou à Kirk Douglas, je ne m'en souviens plus, comment il se débrouillait pour se la raser, tout en la lui touchant de l'index. Tous les matins il me venait l'envie de me lever de ma table, de m'approcher de celle de Deverne et de lui demander la même chose, puis de toucher la sienne à mon tour avec le pouce ou l'index, légèrement. Il était toujours parfaitement rasé, fossette comprise.

Eux fixèrent bien moins leur attention sur moi, infiniment moins que moi sur eux. Ils commandaient leur petit déjeuner au bar et une fois servis ils l'emportaient à une table près de la baie vitrée qui donnait sur la rue, tandis que je m'asseyais à une autre plus au fond. Au printemps et en été nous nous installions tous sur la terrasse et les serveurs nous passaient les consommations par une fenêtre ouverte à hauteur du bar, ce qui donnait lieu à plusieurs allées et venues des uns et des autres et à un plus grand contact visuel, car il n'y en eut pas d'autre sorte. Desvern tout comme Luisa échangea avec moi quelques regards, de pure curiosité, sans arrière-pensée et sans jamais insister. En aucun cas il ne me regarda de façon insinuante, séductrice ou prétentieuse, ce qui m'aurait déçue, de même qu'elle ne me montra jamais de défiance, de supériorité ou de froi-



Extrait de la publication

deur, ce qui m'aurait contrariée. C'étaient eux deux qui m'allaient bien, les deux ensemble. Je ne les regardais pas avec jalousie, pas du tout, mais avec le soulagement de constater que dans la vie réelle on pouvait rencontrer ce qui, à mon sens, devait être un couple parfait. Et celui-ci me semblait l'être plus encore dans la mesure où l'apparence de Luisa n'était pas en accord avec celle de Deverne, quant au style et à la façon de se vêtir. Près d'un homme en tenue aussi habillée que la sienne, on se serait attendu à voir une femme du même genre, classique et élégante, bien que pas nécessairement prévisible, en jupe et hauts talons la plupart du temps, portant du Céline, par exemple, et des boucles d'oreilles et des bracelets remarquables, mais de bon goût. Elle en revanche alternait le style sportif avec un autre que j'hésiterais à qualifier de frais ou de décontracté, pas du tout surchargé en tout cas. Aussi grande que lui, elle avait la peau brune, des cheveux châtains coupés au carré très foncés, presque noirs, et un soupçon de maquillage. Quand elle portait un pantalon — un jean, le plus souvent —, elle l'accompagnait d'un blouson tout simple et de bottes ou de chaussures plates ; quand elle portait une jupe, elle avait des chaussures à talons moyens sans fantaisie, presque identiques à celles que portaient les femmes dans les années cinquante, ou bien des sandales fines l'été, qui laissaient à découvert des pieds délicats et menus pour sa taille. Jamais je ne lui vis aucun bijou et elle avait des sacs à bandoulière. Elle me semblait aussi sympathique et joyeuse que lui, bien que son rire fût moins sonore ; mais tout aussi facile et peut-être plus chaleureux, avec cette dentition resplendissante qui lui conférait une expression un peu enfantine — elle devait rire de la même façon depuis l'âge de quatre ans, sans pouvoir l'éviter —, ou alors cela venait de ses joues qui s'arrondissaient. C'était comme s'ils avaient pris l'habitude de s'accorder une pause ensemble, avant de se rendre chacun à son travail, après avoir mis fin à l'agita-



Extrait de la publication

tion matinale des familles avec de jeunes enfants. Un petit moment à eux, pour ne pas se défaire l'un de l'autre en pleine effervescence, et pouvoir bavarder avec animation, je me demandais de quoi ils parlaient ou ce qu'ils se racontaient — comment ils avaient tant de choses à se dire, s'ils se couchaient et se levaient ensemble et partageaient leurs pensées et ce qui leur arrivait —, leur conversation ne me parvenait que fragmentée, ou par mots isolés. Une fois je l'entendis qui l'appelait « princesse ».

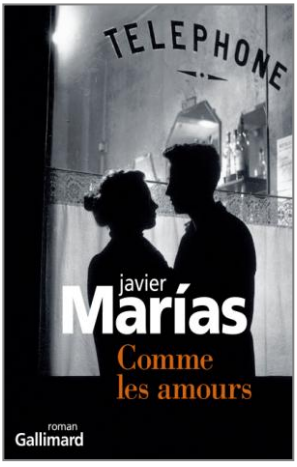
Pour ainsi dire, je leur souhaitais tout le bien du monde, comme aux personnages des romans ou des films pour qui l'on prend parti dès le début, sachant qu'il va leur arriver quelque chose de mauvais, qu'à un moment ou à un autre les choses tourneront mal pour eux, sans quoi il n'y aurait ni romans ni films. Dans la vie réelle, cependant, il n'y avait pas de raison qu'il en soit ainsi et j'espérais continuer à les voir chaque matin comme ils étaient, sans les découvrir un jour dans un détachement unilatéral ou mutuel et n'ayant plus rien à se dire, impatients de se perdre de vue, avec un geste d'irritation réciproque ou d'indifférence. Ils étaient le bref et modeste spectacle qui me mettait de bonne humeur avant que j'entre dans la maison d'édition pour batailler contre mon chef mégalomane et ses auteurs pénibles. Si Luisa et Desvern s'absentaient quelques jours, ils me manquaient et j'affrontais ma journée avec une lassitude accrue. Dans une certaine mesure je me sentais en dette envers eux, parce que, sans le savoir ni le prétendre, ils m'aidaient chaque jour et me permettaient de rêver de leur vie que j'imaginais sans tache, au point que je me réjouissais de ne pouvoir m'en assurer ni d'en rien vérifier, et d'éviter ainsi de m'éveiller de mon enchantement passager (la mienne avait bien des taches, et à vrai dire je ne me souvenais d'eux que le lendemain matin une fois dans l'autobus, râlant de m'être levée si tôt, ce qui me tue). J'aurais souhaité faire la même chose pour eux, mais ce



Extrait de la publication

fleur de lys pour qu'elle perpétue et accuse et condamne, et peut-être déchaîne davantage de crimes. J'aurais certainement eu cet objectif moi aussi avec n'importe qui d'autre, ou même avec lui, si auparavant je n'en étais pas tombée amoureuse, stupidement et en silence, et si je ne l'aimais pas encore un peu aujourd'hui, j'imagine, malgré tout et tout c'est beaucoup. Ça passera, c'est déjà en train de passer, c'est pourquoi peu me chaut de le reconnaître. Pour ma défense j'alléguerai que je viens de le voir alors que je ne m'y attendais pas, bonne mine et l'air content. » Et je continuai à penser, tandis que je lui tournais le dos et que mes pas et ma présence et mon ombre s'éloignaient désormais de lui pour toujours : « Certes, peu m'importe de le reconnaître. Au bout du compte personne ne me jugera, il n'y a pas de témoins de mes pensées. Il est vrai que quand nous nous prenons dans la toile d'araignée — entre le premier hasard et le second — nous rêvons sans limites tout en nous satisfaisant d'un rien venant de lui, de l'entendre — comme il en est de ce temps entre des hasards, c'est la même chose —, de sentir son odeur, de l'apercevoir, de le pressentir, de savoir qu'il fait encore partie de notre horizon et n'a pas complètement disparu, et de ne pas encore voir au loin la poussière que soulèvent ses pieds dans la fuite. »

Janvier 2011




# Comme les amours
# Javier Marías

Cette édition électronique du livre
*Comme les amours* de Javier Marías
a été réalisée le 27 juin 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138739 - Numéro d'édition : 245386).
Code Sodis : N53354 - ISBN : 9782072475252
Numéro d'édition : 245388.

Extrait de la publication